Zeitschrift: Schweizer Soldat : Monatszeitschrift für Armee und Kader mit FHD-Zeitung

Herausgeber: Verlagsgenossenschaft Schweizer Soldat

Band: 15 (1939-1940)

Heft: 21

Artikel: Les chiens de guerre

Autor: Faesi, Hugues

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-711153

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 02.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

LE SOLDAT ROMAND

LES CHIENS DE GUERRE

Le profane s'émerveille souvent que la guerre moderne ait su mobiliser même des chiens pour des tâches tactiques, et il oublie que l'emploi des chiens ne date pas d'aujourd'hui, ni même d'hier, mais que dans la haute antiquité déjà, les guerriers grecs, les légionnaires romains, les Gaulois, les peuplades ibériques et alémaniques utilisaient le chien dans le combat. Il est vrai qu'il avait des tâches agressives à remplir: il bondissait à la gorge des ennemis et les mettait hors combat. Les armées espagnoles du Moyen-âge entretenaient des chiens pour des tâches identiques et seulement à la fin du XVIIIe siècle on voit apparaître le chien de liaison. Il a fallu presque cent ans d'expériences et de tâtonnements pour arriver à former des détachements canins entraînés au service des transmissions et à la recherche des blessés sur le champ de bataille.

L'introduction du chien de guerre est de date très récente en Suisse, puisqu'elle est officielle seulement à partir de 1934. Ce fut le commandant du 1er Corps d'Armée qui prit cette mesure, l'actuel Commandant en Chef de l'Armée, le Général Guisan. Depuis lors, l'entraînement des chiens a été poursuivi avec succès, et aujourd'hui ils remplissent dans l'armée des tâches multiples parmi lesquelles il convient de citer en tout premier lieu le service de liaison et de transmission, le service

sanitaire (recherche des blessés) et enfin le service de trait (attelage des traineaux pour le service en haute montagne). Les tâches aggressives ont complètement disparu du tableau de service des chiens de guerre.

Le dressage des chiens de liaison

commence dès leur jeune âge. Ils font leur service deux à deux, et forment équipe avec leur conducteur. A l'extrême frontière ils fonctionnent comme agents de liaison admirables principalement dans les secteurs riches en glacis et terrains découverts. Souvent, ils accompagnent les patrouilles et décèlent des présences ennemies là où le patrouilleur n'a rien remarqué encore. Même la nuit, par brouillard épais, par pluie battante, le chien retrouve son poste et apporte le message de la patrouille ou du poste de guet en avant des lignes. Le bruit assourdissant du combat, les impacts d'obus, le tonnerre des explosions ne l'empêchent pas d'accomplir sa mission. Sa résistance physique est telle qu'il peut accomplir des trajets considérables sans se reposer.

Le service de garde est souvent accompli par un chien de guerre. Pas de plus fidèles gardiens d'objets, de personnes ou même d'objectifs (cabanes, P.C., centrale etc.) que ces soldats quadrupèdes. Et malheur à celui qui rôde dans les environs immédiats, malheur au prisonnier qui voudrait s'évader! Dans le même ordre d'idées, les chiens de guerre peuvent être utiles comme chiens policiers, pour la poursuite de criminels, d'espions, de prisonniers évadés, pour retrouver des pistes, déceler des engins etc.

Le service sanitaire

est devenu la grande spécialité du chien de guerre. On les dresse spécialement pour fouiller le champ de bataille en terrain difficile et rechercher les blessés. Le chien parcourt tout son secteur en zig-zag, et dès qu'il trouve un blessé, il saisit le «témoin» suspendu à son collier et l'apporte à son conducteur. Celui-ci met le chien en laisse et le brave auxiliaire le mène par le plus court chemin jusqu'au blessé. On prodigue à ce dernier les premiers soins, on le met dans une position confortable, lui donne à boire s'il n'est pas blessé au ventre et lui fait un pansement provisoire. Puis le conducteur du chien signale l'emplacement à son chef de groupe, qui à son tour fait rapport à la compagnie sanitaire. Celle-ci enfin fait transporter le blessé au poste de secours par ses patrouilles sanitaires de combat ou par les groupes de porteurs sanitaires. Entretemps, le chien sanitaire continue sa besogne: sans relâche, il fouille le terrain, sans omettre un bocqueteau, un repli, un ruisseau, etc. On peut admettre que tous les blessés qui se trouvent dans son secteur sont retrouvés par lui, sans aucune exception.

Le chien de trait.

La mobilisation de guerre 1939 a apporté à l'emploi des chiens une spécialité nouvelle, née des observations et expériences faites depuis quelques années à la station alpine de recherches scientifiques et d'observation météorologique du Jungfraujoch: les attelages de traineaux. En effet l'explorateur genevois Perez a rapporté une douzaine de chiens groenlandais de sa randonnée lointaine; ils vivent depuis quelques années au Jungfraujoch, et le 28 août — la veille de la mobilisation des troupes de couverture-frontière — le Neuchâtelois Jean

Gabus a franchi la frontière suisse avec 8 magnifiques chiens esquimaux de la Baie Hudson. Ces chiens sont spécialement dressés pour tirer de légers traineaux avec des charges de 2—300 kg. et peuvent accomplir des randonnées considérables sans trop de fatigue. Aujourd'hui les chiens de Perez et de Gabus sont mobilisés et font leur service dans les Alpes. Ils ont appris sous la patiente conduite du Caporal Gabus à obéir à la discipline militaire et ils rendent de grands services pour transporter sur la neige, par monts et par vaux, soit des luges de munitions, soit même des pièces de mitrailleuse sur des traineaux spécialement construits à cet effet. On peut également utiliser ces attelages de chien esquimaux pour le ravitaillement en haute montagne ou pour le transport de blessés.

Les expériences faites depuis six mois avec ces chiens esquimaux sont concluantes. Il est possible par conséquent que l'on songe à procéder à l'élevage en grand, dans une station quelque part dans les Alpes en Suisse romande. D'autres essais sont en cours pour utiliser les chiens bergers appenzellois à cette même besogne, et les résultats sont assez encourageants pour que l'armée ait commandé un certain nombre de ces chiens appenzellois qui sont dressés actuellement dans une école de recrues canines.

La preuve est ainsi faite que nos amis quadrupèdes sont, en temps de guerre, non seulement les compagnons fidèles, mais encore les auxiliaires précieux du soldat.

Hugues Faesi.

Croquis de route

Un déplacement....

Par *P. Favre*, du «Renseignement» d'un bataillon fus.

— On va à V.? Allons!

— J'ai entendu dire au bureau de la compagnie qu'on allait au contraire à B. (censuré).

— Oh, je connais ce patelin! — réplique Henry qui est de la région — il y au moins 2 bistros, c'est assez sympa.

— Quoi, dit Calamin indigné, sympa ce patelin? On était bien ici ... cette manie de nous faire changer de stationnement! ...

Formant un petit groupe au milieu de la route, mes camarades du «renseignement» discutent, les mains dans les poches. En parlant ils émettent un panache de buée, car au début de décembre, il fait cru et humide à quelque part au pied du Jura.

Mais un incident important vient interrompre la discussion.

— Ah, voilà Torche qui apporte la soupe.

Le groupe se disloque et disparaît dans le «réfectoire» du cantonnement, petite chambre meublée de deux longues tables et de bancs, assez spacieuse pour mal y loger 18 hommes. Le gros poêle chauffe dur, et il fait bon s'y tenir le soir, après l'appel, pour jouer aux cartes ou écouter la radio. (Il faut dire que nos «as» ont déniché à quelque part un vieil appareil qui nous transmet les nouvelles du front — «activité réduite des patrouilles en contact ...» — et des concerts d'accordéon pour la troupe.)

Pendant que les hommes affamés mangent leur bouillon à grands coups de cuillère, le caporal Corboz profite du silence relatif qui se fait pour donner ses ordres, avec une assurance modérée, car le caporal ne peut pas se permettre le ton d'un lieutenant. — Le lieutenant par contre a dans la manière de donner des ordres, la fermeté que donne la certitude d'être obéi sans discussion. Lui, le modeste caporal, chef occasionnel de 8 hommes, adopte le ton du camarade, et ma foi, cette méthode lui réussit.

— Demain, diane vers 4 heures du matin. Vous bouclez vos sacs. Si vous voulez envoyer des paquets à la maison, faites-le cet après-midi. Vous rendrez le matériel ce soir à 5 heures, sauf la couverture que vous garderez jusqu'à demain matin.

— Alors on va bien à B.? demande Beaucitron.

— Oui, c'est décidé.

— Mais dis, quel patelin!

— Plaignez-vous, la 3 va à R., c'est encore bien autre chose. Il n'y a qu'un seul bistrot ... et ils ont eu beaucoup de peine à trouver des cantonnements.

La valeur d'un village où l'on cantonne de la troupe dépend en grande partie du nombre d'hommes que l'on peut abriter dans un cafè ...

Le lendemain matin à 4 heures 15, le caporal Corboz entre dans le cantonnement, fait de la lumière. Déjà équipé et casqué, il nous donne l'exemple de la promptitude et de l'obéissance. Quel homme tout-de-même, il a sûrement envie d'aspirer pour qu'il se donne une peine pareille!

Contrairement à toutes nos habitudes, nous bondissons hors de nos couches, car il faut avoir rendu sa couverture dans un quart d'heure et personne n'a l'intention de la porter sur le sac. Calamin, toujours leste, est bientôt prêt. Il met sac au dos et descend au réfectoire. Bridel, minutieux comme une bonne ménagère, plie son sac de couchage avec méthode, évite les faux plis, ficelle un dernier paquet avec autant de soin que s'il s'agissait de l'envoyer outre-mer. Compte-gouttes, lui, est perdu dans un immense désordre: il cherche une chaussette qui pend sur le séchoir à linge, ses souliers derrière le fourneau, son sac qui vient de vomir une avalanche de mouchoirs, de linges et de chemises.

Bollet, lui, c'est le débrouillard de la bande. Il a vidé son sac et tout envoyé à la maison. On ne se charge pas comme un mulet pour faire 30 km. à pied.

Dehors, derrière la cuisine de compagnie, il y a un terrible branle-bas. On charge les charrettes à la lueur des feux qui brûlent sous les auto-cuiseurs, on attèle les chevaux à grand renfort de jurons. Bientôt les détachements, fanfare en tête, suivis des canonniers et des conducteurs, forment la colonne de marche.

Nous suivons depuis notre cantonnement leurs travaux avec satisfaction, car nous ne les rejoindrons que plus loin sur nos bécanes. Ils feront toute la trotte à pied, ce qui représente un honnête effort.

Maintenant que nous avons rendu le matériel, rien ne nous oblige plus à nous presser. Le premier-lieutenant examine nos vélos, les paquetages, en promenant le